

Beauval, tout ce qu'il y a de mieux en Saint-Loup!

La bonne femme faisait couler goutte à goutte de l'eau très froide sur la blessure du chien, elle l'avait étendu devant la cheminée, et certes elle n'eût permis à personne, dame châtelaine, prince ou archevêque, de le déranger cette fois.

— Le chien à notre jeune maître! le sauveur à sa bonne amie! Allons, Plantiau! mon brave camarade, ressuscite gai! Il n'y a que toi, vois-tu bien, pour retrouver l'assassin, mon pauvre Plantiau!... Tu iras à Paris, s'il le faut, vois-tu...

L'on ne fit pas d'abord grande attention aux propos de la Bernarde; mais elle eut toute la gloire d'avoir guéri le brave chien, qui, peu de jours après, se traîna jusqu'à la Plantelle, où Corentine, Tanguy et Renée Morgan le comblèrent de caresses.

Marcelle était enfin hors de danger; le médecin ne craignant plus d'hydrocéphale, se déclara certain d'un prompt rétablissement. Corentine n'écrivit pas à Emilien, car elle craignait, qu'alarmé, il ne vint lui arracher Marcelle; mais elle mit en pièces la robe rose, qui, d'après elle, était cause de tout le mal.

Pierre-Paul, Tanguy Morgan, Briec et Julien Roverin jurèrent que jamais ils ne laisseraient Marcelle aller toute seule dans les champs ni dans les bois:

— On ne l'attaquera plus, soyez calmes, dit Corentine, dès qu'elle sera mise comme tout le monde.

Et sortant de l'armoire un déshabillé complet de paysanne:

— Allons, ma fille, sois contente! dit-elle. Voici la robe que portait ta mère avant son mariage, voici sa coiffe, sa piecette et son tablier.

Lorsque Marcelle eut revêtu ce costume, Corentine la serra dans ses bras avec une émotion extrême:

— C'est Jeanne-Marcelle! sa mère! sa pauvre mère! s'écria-t-elle, toute palpitante.

Quelques heures après, elle mena l'enfant ainsi habillée chez tous les anciens du bourg; et chacun de s'extasier sur la ressemblance frappante de Marcelle avec sa mère.

Malgré tous les efforts de Mathurin Leblen, de M. de Beauval, et de Jacques Morgan, les plus actives recherches étant demeurées sans résultats, on ne cessait de jaser dans le bourg. La

petite fille était trop jeune encore pour avoir inspiré quelque amour jaloux et furieux; elle n'avait pas et ne pouvait avoir d'ennemis dans le canton; personne n'enviait son innocente prédilection pour Pierre-Paul. Pierre-Paul lui-même était aimé de tout le monde; on ne lui connaissait pas de rival. Qui donc était l'auteur de la tentative de meurtre? De toutes parts on se demanda qui pouvait avoir intérêt à la mort de Marcelle; et peu à peu, une atroce rumeur, l'opinion de la Bernarde, — calomnie terrible, sourde et contenue d'abord, puis formellement exprimée, se répandit dans la paroisse.

Corentine écrivit alors à Emilien une lettre ainsi conçue:

« Votre fille est bien portante, votre fille est saine et sauve, et bien gardée: rassurez-vous!

» Un assassin, quelque voleur, je pense, a voulu la noyer.

» Mais ici tout le monde croit que cet assassin c'est vous! Tout le monde, excepte moi, monsieur Emilien!

» Venez donc, venez vite confondre ceux qui vous accusent du plus grand des crimes.

» Vous n'avez que votre place pour vivre; perdez-la, s'il le faut! Il y aura toujours ici

» du pain pour le père de Marcelle, et pour l'aîmer comme un frère, le cœur de Corentine.»

Dès qu'elle sut quels bruit affreux se propageaient, la paysanne bretonne fut superbe d'indignation. Elle se rendit au Moire à l'heure du souper, et là, en présence de la Bernarde et de Pierre-Paul, en présence de tous les Roverin, de Jérôme Gillet et de Blaise Cordon, elle s'écria d'un ton chaleureux:

— Je viens ici pour l'honneur d'Emilien Durantais, mari de Jeanne-Marcelle, ma sœur, dont le bon Dieu garde l'âme, et père de la petite Marcelle, mon enfant chérie!

Chacun se leva respectueusement.

— Je ne croyais pas, mes chers voisins, qu'il y eût en Bretagne des gens assez méchants pour parler comme on le fait à Saint-Loup?... Si M. Emilien a vendu la Petite-Floree, c'est que la vie est dure à Paris, je le sais, moi! J'y suis allée, et j'y ai acheté ce qu'il faut pour soigner une femme mourante! M. Emilien aurait voulu aussi vendre la Grainée-sur-Coënon et les autres biens de Marcelle, pour placer le fonds autrement et s'en faire un plus fort revenu. Le conseil de famille a refusé; mais lui, il avait bien le droit de le demander, je pense. Vous ne savez pas, vous autres, qu'à Paris, avec un mil-

lier de francs que rapportent les terres de Marcelle, un homme dans la position de M. Emilien n'a pas de quoi vivre trois mois! Qu'il travaille! Eh bien! M. Emilien travaille aussi, et plus dur que n'importe lequel de vous!... Voyez donc le grand mal d'avoir pensé à vendre la Grainée... et voilà vos raisons pour le croire capable d'assassiner sa fille!... Tenez, vous me faites monter la colère au visage comme je l'ai dans l'âme!... Parce que l'assassin connaît les sentiers de la paroisse, il faut que ce soit M. Emilien!... N'y a-t-il donc que lui qui, depuis quinze, vingt ou trente ans, ait quitté le village? Marcelle avait une belle robe et une grande croix d'or, le voleur aura pensé trouver sur elle d'autres bijoux et de l'argent; et pendant les deux premiers jours de l'assemblée, il aura inventé sa ruse à force de bien regarder; ceci est le simple bon sens. Mais vous voulez, vous, que M. Emilien soit venu déguisé en mendiant pour chercher, pendant trois grands jours l'occasion de tuer sa fille. Le dernier des scélérats ne sera pas capable de cette infamie!... Attendre trois jours, trois grands jours, là, sans pitié, comme un tigre, comme un démon... c'est pire que Caïn, c'est pareil à Judas!... Et qu'a donc fait M. Emilien Durantais pour que vous pensiez de lui des abominations dont on n'a pas d'idée!... Si vous dites encore cela, vous; si vous ne m'aidez pas à démentir ceux qui le disent, je vous dirai que vous êtes plus méchants qu'en enfer, et je quitterai Saint-Loup avec Marcelle, et je m'en irai à Paris, moi!

Pierre-Paul, enthousiasmé, courut se jeter dans les bras de Corentine.

Les Roverin changèrent tous d'avis; la Bernarde elle-même, avait été ébranlée.

— Dieu l'entende, murmura-t-elle. J'aurais eu trop de chagrin, si notre jeune maître avait, un jour, épousé la fille d'un tel scélérat.

Puis elle alla porter au chien Plantiau un os bien charnu et une longue couenne de lard, mais auparavant elle lui fit flairer une poignée de haillons ensanglantés, qu'elle lui avait retirés de la gueule et qu'elle conservait depuis très précieusement:

— Rappelle-toi bien leur odeur, mon bon chien, disait-elle. Ça sent l'assassin, ces chiffons-là... Tu montres les dents, tu grognes, tes yeux roulent de rage... Bien! mon petit Plantiau, je suis contente! Et bon appétit maintenant!

La Meilleure Part. — Vol. 58. No. 3.

A dater de ce jour, l'opiniâtre servante bretonne ne donna jamais à Plantiau sa pâtée sans lui avoir fait flairer les haillons sanglants parmi lesquels se trouvait un lambeau de drap noir très fin.

— Que ce ne soit pas M. Emilien, tant mieux!... Mais on ne m'ôtera jamais de l'idée qu'en dessous, le mendiant portait des habits de bourgeois!

Voilà ce que disait fort judicieusement la Bernarde, et M. le procureur du roi de Fougères, nanti d'un lambeau de drap pareil au sien, était exactement de son avis.

Le surlendemain de la scène de Corentine chez les Roverin, le notaire de Saint-Loup envoya au Moire son petit clerc, Aubin Gillet, pour inviter Pierre-Paul à passer chez lui, à midi, le jour suivant.

— Sais-tu pourquoi? demanda Pierre-Paul à son jeune camarade.

— Dam! fit Aubin, monsieur a passé ce tantôt la revue de toutes ses paperasses, et, en mettant la main sur un gros paquet cacheté, il a tout de suite pensé à toi.

— Je sais ce que c'est! dit Gervais Roverin, tu peux dire à ton patron que demain à midi sonnante, Pierre-Paul ira chez lui sans faute.

Un moment après, Gervais disait à son neveu:

— C'est l'héritage de ton père, mon garçon. Eh! eh! demain soir nous saurons du nouveau.

XV.

FAUSSE ROUTE.

Au reçu de la lettre de Corentine, Emilien s'était muni des preuves d'alibi les plus authentiques; l'opulent Bruny, plusieurs officiers publics, le secrétaire-général de la Banque et divers autres personnages marquants dans le monde des affaires, attestaient en termes flatteurs qu'il ne s'était pas un seul jour absenté de Paris. Dès son arrivée à Fougères, il se présenta chez le procureur du roi, homme du monde et magistrat éclairé, qui lui dit gracieusement:

— Ces pièces honorables étaient inutiles, M. Durantais, votre caractère seal vous met à l'abri de tout soupçon.

Emilien, jusque-là soucieux, se dérida.

— Avant-hier encore, j'ignorais le crime, dit-il.

— Moi, monsieur, depuis plus de quinze jours je suis édifié sur votre moralité irréprochable, quoique, permettez-moi de vous le dire, vous ayez beaucoup trop fréquenté, durant ces dernières années, un soi-disant baron de Minalès dont les moyens d'existences paraissent assez louches.

— Quelle étrange erreur ! s'écria vivement Emilien. M. de Minalès, riche propriétaire espagnol, est mon plus intime ami. Je répondrai de lui comme de moi-même.

— « L'exagération est le mensonge de l'honnête homme, » a dit M. de Maistre, répliqua fièrement le magistrat ; et après de nouvelles protestations d'Emilien :—M. le baron de Minalès, demanda-t-il, n'aurait-il point quelquefois manié des fonds pour votre compte ?

— Souvent, tant j'ai de confiance en ses lumières et en son désintéressement.

— Le trop en tout est un défaut.

— M. de Minalès a des ennemis bien perfides, à ce que je vois.

— Ne vous a-t-il pas déterminé à vous défaire de vos terres de la Petite-Plorée ?

— Non ! je ne prends que par moi-même des décisions si graves, répondit Emilien avec la sincérité de l'amour-propre.

— Du moins, reprit le procureur du roi, vous causiez de vos affaires avec M. votre ami.

— Sans aucun doute.

— Vous preniez volontiers son avis ?

— Les conseils d'un homme de sens ne nuisent jamais.

— Eh bien ! ne vous aurait-il pas conseillé plus tard de vendre toutes les propriétés foncières de votre enfant du premier lit ?

— Jusqu'à un certain point, oui, monsieur.

— Très bien ! — Le matin où vous l'avez laissé partant pour l'Espagne, de quelle couleur était son pantalon, s'il vous plaît ?

— Son pantalon ! répéta Emilien avec stupeur. Et vous savez que j'ai passé chez lui la nuit qui précéda son départ ?

— Notre enquête préalable a été faite avec soin, monsieur Durantais ; mais vous ne me répondez point : le pantalon ?

— Minalès n'en portait que de noirs.

— En drap très fin, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Son bottier n'était-il pas le même que le vôtre, un certain Grakowsko ?

— Oui, monsieur ; mais pourquoi ?

— Rien de plus simple ; le malfaiteur a été

aux prises avec un chien qui l'a vaillamment houspillé, mais dont il s'est débarrassé par un coup de couteau.

— J'ignore tous les détails de l'événement, dit Emilien.

— Apprenez donc que parmi les haillons qui nous ont été remis, se trouvent plusieurs morceaux de drap noir très fin et un fragment de botte vernie sur lequel se lit fort bien le nom de Grakowsko. Maintenant, monsieur, je vous fais un devoir sacré, comme homme d'honneur et comme père de la victime, de ne jamais instruire de ces découvertes de la justice M. le baron Vincent de Minalès.

— Eh quoi ! s'écria Emilien, vous le croiriez capable d'un meurtre, lui, l'homme le plus doux et le plus pacifique de l'univers, un parfait hidalgo, un ami dévoué s'il en fût ! . . .

— Si votre ami est innocent, M. Durantais, il ne sera pas plus inquiet que vous ne l'avez été vous-même, malgré les clameurs accusatrices de tout le canton, et quoique vous portiez aussi, des pantalons de drap noir et des bottes vernies de Grakowsko.

Emilien salua profondément.

— Mais, si M. de Minalès est coupable, poursuivit le magistrat avec chaleur, vous deviendriez son complice en nous empêchant de venger sur lui la société offensée.

— Monsieur le procureur du roi, répondit Emilien, votre dilemme est sans réplique ; je vous donne donc de grand cœur ma parole d'honnête homme et de père de famille de n'informer de rien le baron Vincent de Minalès, qui ne sera jamais, j'en suis sûr, en butte à des soupçons plus sérieux qu'aujourd'hui.

Le magistrat salua profondément à son tour, et, regardant la pendule :

— Il est beaucoup trop tard, M. Durantais, pour que vous alliez à Saint-Loup ce soir ; vous offrirai-je une tasse de thé ?

Emilien accepta, ce qui permit à M. le procureur du roi de recueillir tout doucement une foule de renseignements accessoires plus ou moins utiles à la conduite du procès.

Homme léger, orgueilleux et susceptible, faible et changeant, mais se croyant ferme parce qu'il était souvent obstiné. — comme le savait si bien M. le baron Vincent de Minalès, — Emilien Durantais n'était point incapable, tant s'en faut. M. le procureur du roi de Fougères en acquit la preuve. Sur la plupart des sujets de conversation qui défrayèrent la soirée ; le père

de Marcelle se montra brillant ou plein de vues judiciaires. Il avait acquis la connaissance des affaires ; il en parlait pertinemment. Ses propres inspirations étaient généralement bonnes : aussi ne se fût-il pas ruiné, ou même fût-il devenu un capitaliste remarquable, s'il n'eût agi sous la déplorable impulsion d'un aventurier de la pire espèce. Malgré ses pertes, il jouissait de l'estime du monde financier, où son extrême probité l'avait maintes fois fait citer comme un modèle. M. le procureur du roi savait déjà parfaitement à quoi s'en tenir lorsque Emilien se presenta chez lui. Son langage acheva de le convaincre.

Emilien déclara qu'il ne voulait pas se borner à revoir Marcelle ; le moment était venu de s'occuper de son éducation ; il ne comptait pas faire d'elle une simple paysanne, tandis que sa sœur et son frère seraient élevés dans une classe supérieure.

— Aussi, poursuivit-il, je profiterai de mon voyage actuel pour l'emmener à Paris, à moins que vous n'y voyez quelque obstacle, M. le procureur du roi.

— Aucun dans l'état actuel de l'instruction : reprenez donc votre charmante enfant, qui mérite bien votre sollicitude paternelle. J'ai été charmé de sa gentillesse, de ses intelligentes réparties et de sa sensibilité ; elle vous aime, M. Durantais, avec la plus touchante tendresse.

Emilien, enchanté de ces éloges, fit celui de Corentine ; il ajouta que Marcelle, après avoir eu la meilleure des nourrices, trouverait en sa seconde femme, à Paris, la meilleure et la plus tendre des mères.

— Corentine est excellente, j'en ai jugé par moi-même, dit le magistrat, mais Mme Durantais, qui est une *Lersant*, si je ne me trompe, convient évidemment beaucoup mieux pour élever une jeune personne.

A Paris, Emilien laissait dire volontiers que Clarisse était de la famille *Lersant*. Le baron de Minalès, pour donner du relief à son ami, avait fait grand bruit de cette alliance. A la Bourse, d'où provenaient, par l'intermédiaire de la police, tous les renseignements de M. le procureur du roi, il passait pour constant que Mme Durantais était une *Lersant* : le nom de *Roverin* n'y fut jamais prononcé.

Emilien, tout préoccupé d'une autre idée, ne prit pas même garde à l'erreur du magistrat :

— Je ne saurais oublier, dit-il, que le canton entier m'accuse, la lettre de Corentine et vos

propres paroles en font foi. Comment me justifier ?

— Dédaignez les calomnies qui tomberont d'elles-mêmes.

— Non ! non ! mille fois non ! Je me rendrai avec mon enfant chez tous les principaux fermiers ; je protesterai, s'il le faut, sur la place du bourg.

— Gardez-vous-en bien, monsieur ! s'écria le procureur du roi. Laissez-nous le soin de faire éclater votre innocence par la découverte et la condamnation du coupable.

— Mais il vous échappe, et je reste en butte à des bruits infâmes.

— En provoquant la contradiction, vous causeriez des scènes regrettables.

— Passer dans mon propre pays pour un père sans entrailles, pour un monstre ! . . .

— Plus tard, votre fille elle-même sera votre meilleur avocat. Il est imprudent, monsieur, de combattre les préventions, celles des paysans surtout. Croyez-moi donc, ne perdez pas votre temps en va-et-vient dans la commune, bornez-vous à faire une courte visite au maire, qui est un homme plein de sens, et à son neveu Jérôme Gillet qui a sauvé votre enfant. Les Morgan vous la laisseront emmener sans résistance ; et, si vous ne recherchez point le scandale, vous reviendrez sans avoir été reconnu.

— J'aurai l'air d'enlever ma fille comme si j'étais criminel. Mon intention était de passer cinq ou six jours à Saint-Loup.

— Ce serait une faute, monsieur Durantais. L'enquête m'a prouvé que l'on était horriblement monté contre vous. Je ne puis raisonnablement vous faire escorter par la gendarmerie, mais, si vous vous avisiez de faire des démonstrations théâtrales, je ne répondrais de rien.

— Vous m'affligez, monsieur le procureur du roi.

— Nos malheureux paysans sont d'un entêtement incroyable. Dans certaines fermes, on veut que vous soyez le meurtrier et l'on n'en démordra pas ! Chez les Roverin entre autres, on l'affirmait avec rage, et précisément dans cette famille très considérée au bourg, il y a un jeune paysan fort épris de votre petite Marcelle.

— Oh ! pour le coup, s'écria Emilien, ceci me déciderait à défaut de toute autre raison.

— A merveille ! vous me rassurez.

— J'ai fait la douloureuse expérience d'une union mal assortie et je dois épargner à ma fille les maux dont j'ai souffert. Ma première femme,

sa mère, que j'ai tant aimée, était née paysanne ; elle n'a pu s'habituer à l'existence parisienne ; la privation de la vie des champs, le mal du pays, les regrets, l'ont, hélas ! fait périr en peu d'années. Ma fille sera une jeune personne du monde, elle se mariera dans le monde ! . . .

— Elle n'a pas onze ans, dit le magistrat avec un sourire, vous prévoyez le mal de loin.

— Il n'est jamais trop tôt pour cela ! Je ne me soucie plus d'amours villageoises, car je n'ai que faire d'un gendre en sabots et bonnet de laine.

Enfermé par la funeste influence du baron de Minalès dans un double cercle de réticences et de mystères, Emilien, depuis son départ de Paris, avait enfin pris la sage résolution d'en sortir. Il comptait aller voir les Roverin et apprendre à Gervais qu'il avait épousé sa nièce. Corentine lui pardonnerait aisément son second mariage quand elle saurait le véritable nom de sa jeune femme. Enfin à Paris, en présentant Marcelle à Clarisse, il devait lui dire : « Nous avons prié ensemble sur les tombes de ton père Joseph Roverin et de ton pauvre petit frère Pierre-Paul. »

Par malheur, les communications du procureur du roi, trompé lui-même par le nom de Lersant, changèrent tous ses projets. Emilien se promit de n'avoir jamais aucun rapport avec les Roverin de Saint-Loup ; en même temps il prenait le parti de laisser croire à Corentine que sa seconde femme était une Parisienne de grande famille.

Quant à ce qu'il conviendrait de dire à Clarisse, il imaginait un système de dénégations évasives, de demi-confidences et de secrets compliqués, plus fâcheux mille fois que les plus odieux propos des habitants de Saint-Loup. Les gens faibles se paralysent par de fausses mesures, se donnent des entraves par de ridicules quiproquos, et, faute d'explications précises, compromettent le bonheur de tous ceux qui les entourent.

Lorsqu'inspiré par son bon génie, il entrevit le moyen d'en finir par des aveux complets, Emilien éprouva un moment de joie inexprimable ; déjà toute sa joie était empoisonnée. La fatalité s'en mêlait, il est vrai, mais il faut avoir la force de résister à la fatalité. Un mot eût sauvé le père de Marcelle, il n'aurait eu qu'à dire au procureur du roi que Clarisse était la fille de Joseph Roverin. Il n'y songea même point.

Telle est l'histoire vulgaire des gens faibles.

Dans les hautes régions politiques, ils sont toujours les premiers auteurs des révolutions, terribles quiproquos de rois à peuples ou de ministres à tribuns. Dans les affaires commerciales, ils détruisent la confiance par leurs hésitations et font plus de banqueroutes que les fripons habiles. Dans l'intérieur des familles, ils causent chaque jour des malheurs irréparables. Et les gens faibles sont, hélas ! en majorité parmi les hommes.

Emilien Durantais était inquiet, triste et pensif, lorsqu'il monta dans la carriole de Fougères pour aller redemander Marcelle à Corentine. Les Dames-Plorées, limites extrêmes de la commune, se dessinèrent à l'horizon. A l'aspect de ces collines où il avait passé les plus heureux jours de sa première jeunesse, Emilien demeura froid ou plutôt son front s'assombrit ; il approchait du but, il allait avoir une lutte à soutenir, il s'armait de son opiniâtreté, ingrate et funeste égide qui n'a jamais préservé des contre-coups. A la vue de la maisonnette où il était né, où sa mère, où son père, étaient morts, à la vue des champs que son aïeul cultivait de ses propres mains, mais qu'il avait vendus, il soupira, ce fut tout. Il n'évoqua aucun de ses souvenirs d'enfance. Ses inquiétudes trop positives l'emportèrent sur les images poétiques du passé, sur les tendres et mélancoliques rêveries, sur toutes ces douces chimères qui font battre le cœur et qui mettent des larmes dans les yeux. Ses regrets mêmes furent étouffés par ses craintes. Mécontent de tous, mécontent de lui, moralement abattu, découragé profondément, il croyait se raidir, il s'abandonnait.

Vers midi, Emilien mit pied à terre devant l'auberge de la Fourche où, deux heures après, devait s'arrêter la carriole qui reprenait la route de Fougères ; il retint deux places de retour et se dirigea sur la métairie des Morgan.

En traversant le pont du Lavignais, il croisa un jeune paysan, qui, suivi d'un beau chien noir, allait au bourg d'un pas rapide, et qui, selon l'usage des meilleurs gens du canton, le salua en passant. Emilien lui rendit son salut avec distraction ; mais, s'il n'eût pas été sous l'empire de préoccupations pénibles, s'il fût revenu au pays avec cette joie expansive qui cherche des regards amis, à coup sûr il eût remarqué la remarquable physionomie du jeune gars. Ils auraient échangé quelques paroles hospitalières, comme le veut aussi l'usage des Bretons ; et au son de sa voix, au sourire, à l'expression de ses traits, Emilien eût reconnu, sinon le frère de

Clarisse, puisqu'il le croyait mort, au moins un Roverin, un proche parent.

Chaque jour, à pareille heure, les voyageurs qui se rendent de Fougères à Antrain, Dol ou St-Malo, franchissent le pont de Lavignais. Pierre-Paul néanmoins aurait dû se rappeler que le père de Marcelle était attendu ; il se fit retourné en ce cas, il eût observé l'étranger et n'aurait pas tardé à le voir tourner sur la droite dans la direction de la Plantelle. Malheureusement, Pierre-Paul n'était guère moins préoccupé qu'Emilien Durantais lui-même ; après une nuit d'insomnie et tout brûlant d'impatience, il courait au rendez-vous du notaire.

L'oncle Gervais, pour sa part, avait aussi passé la nuit blanche, et de grand matin il avait répenté à Pierre-Paul :

— Ne manque pas l'heure, mon gars, et, dès que tu sauras bien à quoi t'en tenir, viens me rejoindre à la ferme, je t'y attendrai. Nous allons donc, à la fin des fins, connaître les dessins de mon frère Joseph.

La Bernarde se promit bien d'être à son poste dans le coin de la vaste cheminée ; la tante Gervais et ses filles n'eussent pas été de leur sexe, si elles n'avaient formé le dessein d'être présentes lorsque Pierre-Paul rentrerait. Quant à Julien et Brienc, ils aimaient trop leur jeune cousin pour faire faute à la réunion. Aussi, après le repas de midi, quoique le temps fût superbe et qu'aux champs le travail ne manquât point, personne ne s'avisait de sortir.

Pierre-Paul passa la matinée avec Corentine et Marcelle ; il ne parla que du gros paquet cacheté de noir que le notaire devait lui remettre.

— Mon enfant, dit la fermière, je suis bien sûre, moi, de ce qu'il y a sous l'enveloppe. Depuis mon voyage à Paris, je ne partage aucune des idées de ton oncle ; mais, grâce à Dieu, je dois avoir les mêmes idées que ton pauvre père. Il a ordonné en mourant qu'on fît de toi un paysan ; Gervais ne croit pas que ce soit là son dernier mot : moi je jurerais que son testament ne dira pas autre chose.

— Mon oncle pense qu'il y a toute une fortune dans le gros paquet cacheté, répondit simplement Pierre-Paul.

— Ton oncle a raison cette fois ! s'écria Corentine avec une sorte d'enthousiasme, il y a des conseils d'un père sage, l'expérience d'un juste, ses dernières volontés, ses ordres que tu respecteras, la vraie fortune d'un fils tel que toi !

Un peu plus tard Corentine força Pierre-Paul à déjeuner copieusement.

— Tu risques, passé midi, de n'avoir plus d'appétit, lui dit-elle. Tu auras le cœur serré je le crains : mange donc à présent pour avoir force et bon courage.

Marcelle servit gaiement son bon ami Pierre-Paul.

— Soyons bien joyeux, ce matin, lui dit-elle ; tiens, voici un bon verre de cidre nouveau.

— A ta santé, Marcelle !

— Mais ce tantôt, ajouta la charmante petite fille, si tu as de gros chagrins, ne t'en va pas seul dans les bois ; reviens ici, nous te consolons en pleurant ensemble.

Corentine embrassa Marcelle avec transports :

— Sa mère ! toute sa mère ! dit-elle. Oh ! si celle-là n'était jamais allée à Paris !

Sans regretter la fortune que voulaient absolument rêver pour lui tous ses bons parents du Moire, Pierre-Paul dit pourtant :

— Ce n'est pas pour moi, mère Morgan, que je serais content d'être riche, mais pour tous ceux que j'aime ici, mon oncle, ma tante, mes cousins et . . .

Un regard du jeune garçon compléta clairement sa pensée.

— Petit malicieux ! fit Corentine en souriant, on te voit venir, mais ce n'est pas d'aujourd'hui !

— Puis, avec une gravité sereine : — Sois calme, Pierre-Paul, reprit-elle, si tu continues à être un brave et loyal Breton, un honnête paysan, un bon cultivateur, riche ou pauvre, n'importe ! tu auras pour toi Corentine, Marcelle et l'aide du bon Dieu.

En ces propos s'écoula toute la matinée sans qu'on eût reparlé ni du malfaiteur qui avait attaqué la petite fille, ni de son père qui devait arriver si prochainement.

L'horloge sonna onze heures trois quarts.

— Il est temps ! adieu ! s'écria Pierre-Paul ; à bientôt ! mais venez donc au Moire, mère Morgan !

— Non ! répondit Corentine, les secrets de votre famille ne sont pas les nôtres. Tes parents d'abord, nous après ! Courage, mon cher enfant, bon courage !

— J'en aurai, mère Morgan ! dit le jeune gars en relevant la tête.

— Courage ! répéta Marcelle tout émue et qui l'embrassa fraternellement.

Pierre-Paul partit. On sait comment, à moitié chemin, il salua Emilien Durantais.

A midi précis, le notaire lui remettait le paquet cacheté de noir, en lui disant :

— Votre père, Joseph Roverin m'a recommandé l'attendre que vous soyez d'âge à bien comprendre ses dernières volontés ; je suis sûr de ne pas m'acquitter trop tôt de ma mission : prenez donc ce pli, jeune homme ; lisez-le avec respect, et méditez-le avec recueillement.

A midi précis, Corentine, jetant un grand cri, prit sa nièce dans ses bras.

— Emilien, voici votre fille ! dit-elle ; Marcelle, embrasse ton père !

XVI.

A LA PLANTIELLE.

Marcelle, frémissante de bonheur, était suspendue au cou de son père dont les yeux s'emplissaient de larmes, et Corentine remerciait Dieu du fond du cœur.

Si jamais le plus fugitif des soupçons avait pu traverser son esprit, la noble femme en eût éprouvé du remords au spectacle de l'émotion paternelle d'Emilien ; mais elle n'avait pas à se reprocher un instant de doute.

Lors de la grave maladie de Marcelle, Corentine craignit de la tiédeur ; on n'a pas oublié ses plaintes sévères ; cette fois, il s'agissait d'un crime, et, sa lettre se fût-elle encore égarée, elle en aurait expédié une seconde sans hésitation comme sans amertume. Depuis qu'elle avait écrit, elle annonçait hautement que M. Durantais lui-même ne tarderait pas à confondre les calomnieux.

— Je voudrais qu'ils fussent ici, tous ceux qui ont osé le croire coupable ! murmurait-elle ; je les forcerais à lui demander pardon à deux genoux.

Et déjà elle avait hâte d'assembler ses amis pour leur crier :

— Voyez de vos yeux et doutez maintenant, je vous en défie !

Ah ! s'il eût été doué d'une parcelle de cette énergie droite, Emilien eût assuré son propre bonheur et celui de tous les siens ! Mais la fermeté réelle, don rare parmi les hommes, n'appartient qu'aux âmes d'une trempe supérieure.

Emilien, malgré son intelligence développée par l'éducation, était de la nature vulgaire. On connaît sa faiblesse ; on sait aussi qu'il était aimant, sensible et susceptible des plus gé-

néreux élans d'enthousiasme. En voyant sa Marcelle s'abandonner à des transports d'amour filial, il oublia jusqu'à ses projets, jusqu'à ses angoisses.

L'enfant avait si ardemment désiré l'instant qui la réunissait à son père, qu'à cette heure, accablée par l'excès de sa joie, elle avait peine à proferer quelques paroles ou plutôt quelques cris inarticulés. — Elle pleurait, et, à travers le voile de ses larmes, elle regardait fixement Emilien.

— C'est lui ! . . . c'est lui, enfin ! je le reconnais . . .

Elle le reconnaissait, disait-elle. Elle se l'était fait dépeindre si souvent par Corentine et par tous ceux des gens du canton qui se souvenaient de lui ! Elle se l'était représenté à elle-même avec tant de prédilection, qu'elle était parvenue à le voir par les yeux du cœur presque semblable à ce qu'il était ! Et, en effet, l'émotion d'Emilien donnait à ses traits l'expression qu'elle y avait rêvée : — C'était lui ! oui, c'était bien là son père !

Et Corentine silencieuse admirait, avec un ineffable bonheur, l'enfant d'Emilien palpitante dans les bras de son père si longuement attendu, le père de Marcelle qui ne pouvait se lasser de la contempler et de l'entendre.

Le retour dans le pays natal l'avait attristé ; il n'avait éprouvé que de pénibles impressions en revoyant les champs et les collines de Saint-Loup, et la maisonnette de la Petite-Plorée où il avait passé son enfance, et même les bords fleuris du Coësnon, témoins sacrés de ses jeunes amours. Devant toutes les saintes images du foyer domestique, il était demeuré froid : — la glace se fondit aux premiers accents de Marcelle.

Le présent s'évanouit devant le passé qui renaissait sous une forme à la fois nouvelle et trop chère, sous les traits de la bien-aimée d'autrefois. Emilien la reconnaissait, lui aussi, mais sans efforts. En elle il retrouvait les regards, le langage, l'expression suave de la physionomie de sa Marcelle perdue, et jusqu'aux indices caractéristiques d'une sauvagerie toute particulière qui n'était pas de la timidité, mais plutôt de la répugnance instinctive pour l'inconnu.

Jeanne-Marcelle, affable, polie et prévenante envers les pauvres, avait toujours semblé fuir les gens du monde, les amis et les connaissances de son mari, les Parisiens, en un mot. Déjà sa fille

lui ressemblait en cela : Corentine, il est vrai, s'était attachée à la façonner ainsi.

Emilien voyait donc là, devant lui, en simple costume de paysanne, avec sa belle coiffe bretonne, avec son joli fichu plissé, une petite jeune fille toute semblable à la Marcelle dont il s'éprit, pendant les vacances, lorsqu'il avait à peine quinze ans.

Elle le contemplant avec la même admiration un peu farouche, avec les mêmes grands yeux bleus empreints de douceur et de tendresse, de finesse et de candeur.

Cette enfant gracieuse lui donnait le nom de père, mais lui, lui ne disait pas encore : « Ma fille. » Il répétait en tremblant :

— Marcelle, ma chère Marcelle !

Et puis il l'embrassait de nouveau, il l'attirait sur son cœur, l'éloignait un peu pour la regarder avec amour, la pressait ensuite sur sa poitrine, et pleurait de joie en s'écriant :

— Vivante ! Marcelle vivante !

De laquelle des deux parlait-il ? de la fille échappée aux tentatives de meurtre d'un scélérat, ou de la mère dont l'âme céleste enveloppait sans doute le père de l'enfant ?

De longtemps Emilien ne se tourna vers Corentine pour la remercier et l'embrasser à son tour ; mais enfin le nuage des illusions se déchira :

— C'est ma fille ! s'écria-t-il. Corentine, vous me l'avez sauvée, vous me la rendez semblable à sa mère ; vous avez tenu toutes vos promesses, ma bonne et tendre sœur ! Comment m'acquitterai-je jamais de toutes mes dettes envers vous ?

— En la rendant heureuse, Emilien, dit la paysanne dont il pressait les mains avec effusion.

— Vous avez plaidé pour moi devant vos injustes et méchants voisins, dit Emilien peu d'instants après.

Corentine l'interrompit en lui faisant signe que Marcelle ne se doutait de rien.

— Je veux qu'elle sache tout !

Et s'adressant à sa fille :

— On a osé dire, poursuivit-il, que moi, ton père, que moi-même, j'étais le misérable qui a essayé de te faire périr.

— Vous ! ô mon Dieu ! Est-ce possible ? dit Marcelle épouvantée.

— Pourquoi l'attrister déjà ? murmura Corentine, tandis que l'enfant ajoutait avec naveté :

— Vous m'aimez, vous me caressez, vous êtes mon père, vous, au lieu qu'il me frappait et voulait me tuer. Vous êtes bon et lui méchant. Vous avez de bons yeux qui me regardent doucement, mais ce vilain homme avait des yeux de démon sous ses gros sourcils noirs à faire peur.

— On a dit que je m'étais déguisé de la sorte, on a dit que j'ai attenté à ta vie, et on le répète encore ! . . .

— J'ai démenti cette infamie ! s'écria Corentine.

— On ne vous a pas crue ! . . .

— Si ! Personne aujourd'hui n'oserait . . .

— On ne me croirait pas moi-même.

— Vous vous trompez, Emilien.

— Non, Corentine ; personne ne vous contredira, soit ! mais je suis mieux informé que vous. Je sais quels odieux propos on ne cesse de tenir dans la plupart des fermes et surtout chez les Roverin.

— Emilien ! . . . Ecoutez ! . . . dit Corentine.

— Mon père ! ne croyez point cela ! disait Marcelle.

En ce moment, Jacques Morgan, son fils Tanguy et sa fille Renée rentraient des champs pour le repas du midi.

Après les premiers compliments, le fermier dit à sa femme de mettre un couvert de plus

— Merci ! mes bons et chers amis, c'est inutile, dit Emilien. Je n'ai pas un instant à perdre ; j'ai déjeuné à Fougères et j'y souperai ce soir.

— Ce soir ! s'écrièrent tous les Morgan.

— Il le faut ! repartit Emilien en se versant du cidre ; et d'abord, vous voyez comme j'en use ici. A votre santé, à votre prospérité à tous !

— Moi, dit Jacques Morgan, ce sera au regret de vous voir repartir si vite. Vos patrons à vous, monsieur Emilien, ont le cœur bien dur, m'est avis, pour ne vous pas donner plus de temps que ça ! . . . Comment ! à peine arrivé, après douze ans d'absence, vous nous quittez, nous et votre fille . . .

— Non ! . . . ma fille ne me quittera plus !

Corentine poussa un cri douloureux et serra Marcelle contre son cœur.

Tous les Morgan posèrent sur la table leurs verres pleins.

Emilien vida le sien d'un trait.

Alors, si l'âme de Jeanne-Marcelle planait sur cette réunion de famille, elle dut en gémissant reprendre son vol vers le séjour d'où sont bannies toutes les erreurs et toutes les faiblesses hu-